

PIERRE GASCAR

LE FORTIN

nouvelles

nrf

GALLIMARD

PIERRE GASCAR

LE FORTIN

nouvelles

nrf

GALLIMARD

AVERTISSEMENT

Les faits relatés dans les récits qui composent cet ouvrage se déroulent dans des endroits de l'Europe en guerre si éloignés les uns des autres que le lecteur est conduit à se demander comment un seul et même personnage a pu s'y trouver successivement et, de surcroît, au moment où il s'y passait quelque chose d'essentiel ou, pour le moins, de significatif. Le hasard en est presque uniquement la cause : un simple soldat peut avoir constamment rendez-vous avec l'histoire, même sans y mettre beaucoup du sien.

Bien que présentés dans l'ordre chronologique, les récits qu'on va lire ne comportent pas d'enchaînements ; des intervalles de temps les séparent. Aussi je crois bon de fournir, sous la forme à peine développée de mes « états de services », comme on dit dans l'armée, les éléments qui permettent de les relier.

J'ai été incorporé dans un régiment d'infanterie de forteresse peu de temps avant la guerre, alors que la politique de l'Allemagne hitlérienne maintenait déjà une grande tension sur nos frontières avec ce pays. L'unité à laquelle j'appartenais occupait, au nord de l'Alsace, un secteur boisé, très accidenté et, pour ces raisons, défendu seulement par des fortins isolés. Je n'y subis pas le choc de l'offensive ennemie ; il ne s'y produisit d'ailleurs que dans les der-

nières semaines de la guerre, alors que les Allemands étaient déjà à Paris.

Deux mois auparavant, j'avais été inclus, à ma demande, dans un contingent constitué en hâte pour aller renforcer le corps expéditionnaire français qui venait de prendre pied en Norvège, où il se heurtait déjà aux Allemands. Les délais de notre acheminement ne nous permirent pas de débarquer en Scandinavie avant que l'ennemi n'en eût occupé toute la côte ouest et contraint à la retraite les maigres troupes françaises qui s'y trouvaient.

Nous regagnâmes la France où les Allemands venaient de pénétrer et avançaient rapidement. On nous jeta, à peine débarqués, sur le front de la Somme qui déjà craquait de toutes parts. Bientôt mis en déroute, nous essayâmes de fuir par mer, comme certaines unités françaises l'avaient fait, un peu plus tôt, à Dunkerque. Coincés, avec d'autres troupes, dans le port de Saint-Valéry-en-Caux, où les rares bateaux disponibles étaient coulés, les uns après les autres, par les Allemands, nous dûmes nous rendre.

Les Allemands nous emmenèrent à pied jusqu'en Hollande et, de là, en Allemagne. Je me retrouvai, un peu plus tard, en Bavière. J'y passai l'hiver et, le printemps venu, je m'évadai. Repris au bout de quelques jours et placé dans une prison de camp, où étaient enfermés de nombreux évadés malchanceux, je participai au creusement d'un souterrain qui devait nous permettre de nous enfuir à nouveau. Les Allemands le découvrirent et nous placèrent dans un détachement disciplinaire, dans la forêt de Bohême.

Au bout de quelques mois, ils nous transférèrent dans la Ruhr, où les bombardements des Alliés entraînaient un besoin accru de main-d'œuvre, tant pour le déblaiement des ruines que pour la

reconstitution des effectifs ouvriers dans l'industrie. Je m'évadai, par le train, cette fois, et habillé en civil. La police m'arrêta non loin de la frontière.

Je fus alors envoyé, avec quelques centaines d'autres récidivistes de l'évasion, à quinze cents kilomètres de là, à Rawa-Ruska, en territoire soviétique, où les Allemands avaient créé un camp de représailles. J'y devins interprète de l'équipe chargée de la création puis de l'entretien du cimetière français.

La guerre changeant de face, on nous ramena, quelque temps plus tard, en Allemagne. Ma connaissance de l'allemand me valut une sinécure dans une usine d'aviation, au bord de la Baltique. Disposant d'un appareil de radio, je pus, en captant, chaque jour, les bulletins d'information de la B.B.C., rédiger un petit journal manuscrit qui était lu clandestinement dans les « kommandos » de prisonniers de guerre et de déportés du travail de la région. Puis, un jour, l'aviation américaine rasa l'usine. Les prisonniers français survivants furent placés dans une bourgade du Mecklembourg où, employés à de vagues tâches, l'activité générale se ralentissant, en Allemagne, à l'approche de la défaite, ils n'eurent plus qu'à attendre l'arrivée de l'Armée rouge. Elle me délivra le 1^{er} mai 1945.

*Les cinq récits qui composent cet ouvrage marquent les principales étapes de ce voyage à travers l'Europe en guerre ; seul, l'épisode en territoire soviétique manque, ayant fourni le sujet de *Le temps des morts* et de *Les fougères* (dans *Le règne végétal*).*

P.G.

Le fortin

Notre fortin, comme la plupart des points d'appui espacés le long de la ligne de défense, était situé dans une des étroites vallées qui, au milieu du relief boisé de cette partie nord de l'Alsace, constituent des voies d'accès naturelles entre la France et l'Allemagne. Établi sur un versant, presque contre la lisière de la forêt, il dominait un ruisseau pourvu d'une vanne qui, refermée en cas d'attaque, permettait d'inonder la vallée sur une grande largeur et de tenir ainsi l'ennemi à distance du petit ouvrage de béton et d'acier.

Pour le moment, ce cours d'eau vif et limpide se bornait à pourvoir aux besoins des occupants du fortin et à agrémenter le paysage. On n'y apercevait aucune habitation, aucune surface cultivée ni même aucun pâturage ; sûrs de passer à nos yeux pour des espions, des contrebandiers ou, au moins, pour des braconniers, les habitants de la région, d'autant plus sensibles à la suspicion que leur caractère ethnique ambigu les y exposait depuis des siècles, évitaient de se montrer dans cette zone frontalière sur laquelle l'état de pré-alerte perma-

ment décrété par l'état-major faisait peser une implicite interdiction.

Comme celle-ci était observée depuis plus d'une année déjà, la petite vallée, où nous restions complètement isolés, en attendant que la mobilisation générale y amenât des troupes de couverture, avait fini par offrir une parfaite image de la paix. Oubliés par les bûcherons, les arbres qui couvraient la pente, en arrière du fortin, abritaient un peuple d'oiseaux dont les chants ou les pépiements suffisaient à « désamorcer » le silence, dans les moments où une angoissante idée d'imminence menaçait de s'y loger. Préservée de toute intrusion, la petite vallée nous réservait en plus les mille aubaines que nous croyions jusque-là n'appartenir qu'à la campagne idéalisée de nos souvenirs d'enfance. C'étaient les gros escargots portant de guingois leur coquille, les fraises et, plus tard, les framboises sauvages, les mousse-rons, à l'orée du bois et, sous son couvert, les girolles, ou bien, quelquefois, une truite pêchée à la main, à contre-courant, afin de tromper sa vigilance...

La plupart du temps, nous nous contentions de regarder celle qui, à toute heure du jour, restait immobile, hors de notre portée, au milieu du ruisseau, au-dessous du bâti de la vanne d'où nous le surplombions. Tournée vers l'amont, elle se maintenait sur place contre la force de l'eau par de légères et intermittentes ondulations de la partie postérieure de son corps qui la faisaient osciller comme l'aiguille d'une boussole marquant le nord et frémissant sous son influx. Ce specta-

cle nous retenait d'autant plus fréquemment et d'autant plus longtemps à cet endroit que nous étions tout à fait désœuvrés, dans les moments où nous ne montions pas la garde à tour de rôle devant le fortin ou ne nous livrions pas à la cueillette des produits de la saison.

Image de la vigilance, la truite immobile dans le courant aurait pu nous rappeler la raison de notre présence en ce lieu où, dans la relative intimité que favorisait notre petit nombre — cinq hommes et un caporal —, nous menions une espèce de vie de vacances, un peu monotone, un peu vide et propice à l'acagnardissement. Mais le spectacle de la truite à l'affût ne suffisait pas à nous ramener à la conscience de notre mission, pour employer la formule de la morale militaire. Il aurait fallu que, d'une façon quelconque, se précisât la menace sous laquelle nous étions virtuellement placés pour que nous n'eussions plus l'impression de nous trouver simplement en villégiature — une villégiature un peu retirée et presque érémitique sans doute — dans une agréable petite vallée.

En vérité, nous ne vivions dans cette demi-illusion que pendant la journée. La nuit venue, le fortin se refermait sur ses occupants et semblait se barder, se hérissier de toutes ses défenses jusque-là comme abolies ou, du moins, estompées dans la lumière du soleil, l'ombre mouvante des feuillages, le bonheur de l'été, telle cette large enceinte de fils de fer barbelés au milieu de laquelle poussaient de hautes herbes pleines d'épis qui la faisaient en partie oublier. Curieusement, nos

moyens de protection ou de riposte devenaient, le soir, le rappel de certaines menaces dont nous nous sentions confusément l'objet, mais ne nous donnaient pas également, en retour, le sentiment de la garantie qu'ils nous assuraient contre ces dernières.

La guerre n'ayant pas encore éclaté, les seules actions ennemies que nous pouvions raisonnablement imaginer étaient des coups de main, des sabotages, des opérations destinées à nous impressionner ou des missions d'espionnage, et s'apparentaient à une imprécise mal-faisance nocturne qui réveillait en nous de vieilles peurs. La proximité de la frontière et celle de la forêt se confondaient dans notre inquiétude, faisant de la petite vallée, la nuit venue, un lieu d'éventuelles incursions ennemies, en même temps qu'un lieu hanté. Le caractère imprévisible des dangers auxquels nous étions exposés semblait avoir conduit l'état-major à renforcer systématiquement la rigueur des consignes que nous devions observer la nuit. L'incertitude régnant au sujet des cas dans lesquels nous pouvions nous trouver placés, elles nous imposaient de « faire le mort », de nous terror.

Le fortin était surmonté d'une tourelle d'acier et comportait trois pièces : une chambre de tir, une salle de repos et une réserve pour les vivres et les munitions. Dans cette dernière, était fixée au sol une bicyclette sans roues dont le pédalier actionnait un appareil de ventilation destiné à évacuer l'oxyde de carbone produit par les tirs des deux mitrailleuses doubles et du fusil-mitrailleur qui, avec un mortier de 60, consti-

tuaiient l'armement de l'ouvrage. Celui-ci était parfaitement clos, hermétique ; sa porte d'acier munie de quatre énormes verrous devait peser au moins une demi-tonne, et ses orifices de visée ou d'observation étaient obturés par des instruments d'optique blindés fonctionnant au moyen d'un jeu de miroirs et appelés les évêques. Une meurtrière ménagée dans le mur, du côté opposé aux lignes ennemies, c'est-à-dire, pour le moment, du côté opposé à la frontière, représentait l'unique prise d'air directe, quand on avait repoussé le lourd volet d'acier dont elle était munie. Étanche et ne recevant l'air aspiré à l'extérieur qu'à travers des filtres, l'ouvrage pouvait continuer de tirer de toutes ses bouches à feu, au milieu d'une nappe de gaz asphyxiants.

L'invulnérabilité que lui assuraient ses murs de béton d'un mètre d'épaisseur et ses parties d'acier atténuait les effets de son défaut majeur : la nuit, il était complètement aveugle. Trop peu important pour comprendre un groupe électrogène, il ne disposait pas de projecteurs permettant, à la moindre alerte, de fouiller l'obscurité alentour, où des fusées éclairantes ne pouvaient jeter qu'une lueur fugitive. Ainsi exposé, la nuit, aux approches de l'ennemi, pour qui cisailer sans bruit les fils de fer barbelés de l'enceinte était relativement facile, le fortin ne pouvait se protéger qu'en se refermant complètement sur lui-même, en n'offrant aucune prise à l'adversaire venu contre ses murs, voire déjà juché sur sa coupole, bref, en adoptant la tactique de la tortue.

Aussi, bien qu'on ne fût pas encore réellement en guerre, il nous était interdit, sous peine de sanctions graves, d'ouvrir pendant la nuit la porte ou la meurtrière du fortin, quel que fût le motif invoqué. L'autorisation ne pouvait nous en être donnée que du poste de commandement situé à sept ou huit kilomètres de là et auquel un téléphone de campagne nous reliait. Le commandement craignait que, nous ayant, par un subterfuge quelconque, un appel, un bruit insolite, amenés à ouvrir la porte ou la meurtrière, un groupe d'ennemis ne parvînt à s'introduire de force à l'intérieur du fortin ou, pour le moins, n'y lançât par la meurtrière des grenades qui en tueraient les occupants et en détruiraient les installations. Afin de vérifier si nous respections ces consignes, des rondes de surveillance étaient effectuées de temps en temps, la nuit. Un adjudant nommé Schmidt s'en était fait un jeu et y apportait des inventions sans cesse renouvelées.

Accompagné d'un caporal, il gagnait, à travers bois, les abords d'un des cinq ou six fortins du secteur et s'en approchait, après avoir dégagé la chicane ménagée dans le réseau de barbelés et dont il connaissait naturellement l'emplacement. D'une largeur d'environ quatre mètres, ce réseau constituait, autour de chaque ouvrage, un enchevêtrement de ronces métalliques ne présentant aucune brèche, une fois qu'on avait remis en place derrière soi les écheveaux de fils de fer barbelés amovibles précédemment déplacés pour ouvrir un passage. Le réseau qui ceignait notre fortin longeait par-derrière la

lisière de la forêt et, par-devant, le ruisseau, dans le lit duquel quelques-uns de ses pieux de fer s'enfonçaient. Infranchissable par l'ennemi, tant qu'il faisait jour, il devenait dans l'obscurité facile à cisailer : c'était une affaire de patience et de discrétion.

En dégageant la chicane pour s'approcher du fortin où il voulait vérifier si l'on observait scrupuleusement les consignes de prudence, l'adjudant Schmidt, lui, ne s'appliquait nullement à la discrétion. Bien au contraire. Il parlait haut, faisait du bruit, donnait des coups de pied dans les pieux de fer, afin que les occupants du fortin l'entendissent et fussent tentés d'ouvrir la porte ou, au moins, la meurtrière, pour essayer de voir qui venait.

Un soldat, qu'un de ses camarades relevait toutes les deux heures, veillait, la nuit, dans la chambre de tir, près du téléphone qu'on n'utilisait jamais et que personne ne se souvenait d'avoir entendu sonner. Pour se dégourdir les jambes ou se distraire, le soldat de garde avait la ressource d'aller de temps en temps faire un peu de bicyclette fixe dans la réserve, ce qui avait en outre l'avantage de renouveler l'air à l'intérieur du fortin. Il était si hermétique, sous sa carapace de béton et sa coupole, avec sa porte, ses évêques, ses volets d'acier massif enduits de graisse d'armes qui, fermés et verrouillés, s'ajustaient dans leurs cadres avec une précision d'un dixième de millimètre, que le confinement y était à son comble. Physiquement et moralement.

Nous étions aussi séparés du monde extérieur, de la

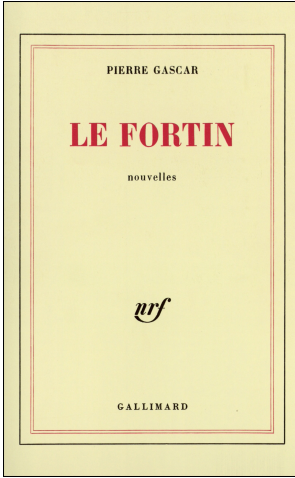
PIERRE GASCAR

Le fortin

Un jeune soldat – le narrateur, il y a plus de quarante ans – vit avec ses camarades une nuit de peur et de prémonition, au fond d'une casemate. Le voici, un peu plus tard, voguant, en pleine guerre, vers la Norvège, à bord d'un bateau ralenti par une bien singulière avarie... Puis le récit – cinq nouvelles, dont chacune se referme sur elle-même – nous transporte dans un pays de fiction qui se substitue ou se superpose providentiellement à la Normandie, au moment où l'armée allemande y déferle.

Fait prisonnier, notre jeune soldat va se trouver en présence, de l'autre côté du Rhin, du « père des tonneaux », personnage semi-imaginaire dans lequel, déjà, l'Allemagne se rachète. On la retrouvera, également humanisée, dans le personnage d'une « doyenne » mourante ou déjà morte que notre jeune « héros » promène dans une ville en flammes, au milieu de l'Armée rouge fêtant, à grand renfort de vodka, sa victoire et la fête du 1^{er} Mai.

La guerre a bien des visages...



Le Fortin

Pierre Gascar

..... Cette édition électronique du livre *@Y: aHb* de Pierre Gascar a été réalisée le 1^{*} mars 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : - +, & \$ + \$ + \$\$\$, \$ - Numéro d'édition : ' & \$)

Code Sodis : B & (* & * - ISBN : - +, & \$ + & & () ' & \$

.....

Numéro d'édition : & % * , (